



HAL
open science

Valeurs culturelles et politiques du beau paysage urbain à Smyrne et à Nicomédie, du IIe au IVe siècle

Anne-Valérie Pont

► **To cite this version:**

Anne-Valérie Pont. Valeurs culturelles et politiques du beau paysage urbain à Smyrne et à Nicomédie, du IIe au IVe siècle. Roma illustrata: Images et représentations de la Ville (Actes du colloque international de Caen, octobre 2005, réunis par Ph. Fleury et O. Desbordes), Oct 2005, Caen, France. pp.341-364. hal-04433150

HAL Id: hal-04433150

<https://hal.science/hal-04433150v1>

Submitted on 3 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VALEURS CULTURELLES ET POLITIQUES
DU BEAU PAYSAGE URBAIN
À SMYRNE ET À NICOMÉDIE,
DU II^e AU IV^e SIÈCLE¹

L'interprétation des composantes de l'espace urbain de Rome se fonde sur la théorie selon laquelle le pouvoir impérial transmet dans les bâtiments publics et l'organisation des espaces urbains des messages précis sur ses fondements, sa légitimité, les rapports qui existent entre le détenteur du pouvoir et les habitants de la Ville. Cependant, il n'est pas possible d'appliquer cette méthode d'analyse, sans plus ample examen critique, à d'autres régions du monde romain. L'esthétique urbaine est investie de valeurs différentes en fonction du passé culturel, des institutions et du type de pouvoir exercé dans la cité considérée. Il faut donc examiner l'hypothèse que d'autres modèles de perception du paysage urbain à l'époque romaine ont pu se développer en témoignant d'une assez grande indifférence aux idées de « majesté de l'empire » et de « libéralité du prince », auxquelles la beauté de Rome et le développement des cités sont volontiers associés par les auteurs de langue latine². La perception qu'avaient du développement monumental les habitants des cités concernées pouvait être très différente.

Les deux provinces occidentales de l'Asie Mineure, l'Asie et le Pont-Bithynie, ont été le terrain de développement de prédilection d'une esthétique du grand espace urbain, qui dépasse une simple appréciation superficielle de la beauté pour l'investir de valeurs culturelles et politiques communes. Elles se placent délibérément en dehors de l'idéologie impériale, et même de la prise en considération d'un horizon plus lointain que celui de la communauté grecque. La puissance de la tradition locale grecque se trouvait confortée dans ces deux régions par une certaine prospérité à l'époque

-
1. Je remercie les organisateurs du colloque *Roma illustrata* de m'avoir permis de présenter certaines réflexions traitées plus amplement dans ma thèse, Τὴν πόλιν κοσμεῖν, « Orner la cité ». *Les enjeux culturels, sociaux et politiques de la construction et de la restauration des monuments publics dans les cités des provinces d'Asie et de Pont-Bithynie du I^{er} au IV^e siècle ap. J.-C.*, sous la direction de J.-P. Martin, Université Paris-Sorbonne – Paris IV, 2005.
 2. Contra E. Winter, *Staatliche Baupolitik und Baufürsorge in den römischen Provinzen des kaiserzeitlichen Kleinasien*, Bonn, R. Habelt (Asia Minor Studien ; 20), 1996, p. 24-53 : la première partie de cet ouvrage énonce les différents concepts à l'œuvre dans la construction sur fonds impériaux. Il les applique à l'Asie Mineure, alors que l'examen des sources épigraphiques montre combien le financement impérial de monuments publics civiques était tout à fait exceptionnel dans ces régions.

romaine, et par l'absence de cité importante de statut romain, colonie ou municipale³. Fait remarquable, les capitales de ces provinces – Éphèse d'une part, Nicée ou Nicomédie d'autre part – n'ont jamais acquis un statut romain, elles ont gardé leurs lois anciennes⁴. Ces caractéristiques permirent un développement urbain et monumental important, dans certains très grands espaces urbains en particulier – Smyrne, Éphèse, Nicomédie –, en même temps qu'une réflexion sur ses enjeux au sein même de ces cités. Les sources sur cette manière de percevoir un paysage urbain nouveau abondent : la confrontation des inscriptions honorifiques pour les constructeurs, des dédicaces monumentales, des remarques de Dion de Pruse et des discours d'éloges des cités révèle la cohérence et la richesse d'un système de pensée sur les enjeux de la construction et de la restauration de monuments publics. Il fut certes élaboré par des hommes ayant bénéficié de la meilleure éducation et faisant partie de l'élite civique, mais il donnait encore un sens profond à la vie commune de la cité.

Le vocabulaire épigraphique décrit la construction ou la restauration de monuments publics, par des cités et par des particuliers, en des termes également utilisés par les orateurs et les sophistes de la « seconde sophistique ». Ils défendent ardemment ce mode de participation à l'idéal civique, dès Nicétès de Smyrne, sous les Flaviens. Les sources en langue grecque appellent l'action consistant à ajouter des monuments publics à sa cité, « orner la cité »⁵. Le *κόσμος* de la cité, terme que l'on retrouve dans les inscriptions honorant les évergètes constructeurs comme dans les sources littéraires, notamment relevant du genre de l'éloge, est entendu comme son « ornement », l'ensemble harmonieux et beau de ses monuments publics et du paysage urbain dans

-
3. En effet l'idéologie impériale est plus facilement diffusée dans des colonies, ou dans une cité comme Ilion qui entretenait des liens mythiques particuliers avec le pouvoir impérial. De la même manière, l'étude des aménagements des sanctuaires de la Corinthe romaine à la fin de la République et au I^{er} siècle après J.-C. « ne peut être abordée qu'au terme d'une réflexion globale sur les visées politiques et idéologiques du pouvoir césaro-augustéen et julio-claudien » (P. Gros, « Rapport de synthèse : urbanisme et topographie civique », in *Constructions publiques et programmes éditaires en Grèce entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C.*, J.-Y. Marc, J.-C. Moretti (éd.), Athènes – Paris, École française d'Athènes – De Boccard (*BCH. Suppl.* ; 39), 2001, p. 392 et 393-397, sur l'étude nécessaire de la diffusion du « modèle romain » en milieu grec).
 4. Voir É. Guerber, « Cité libre ou stipendiaire ? À propos du statut juridique d'Éphèse à l'époque du Haut-Empire romain », *REG*, 108, 1995, p. 388-409, sur Éphèse, et R. Haensch, *Capita provinciarum. Statthalter-sitze und Provinzialverwaltung in dem römischen Reich*, Mayence, P. von Zabern (Kölner Forschungen ; 7), 1997, p. 283-287 et 754, sur Nicée et Nicomédie. Les études sur l'urbanisme éphésien, malgré le corpus épigraphique important qui prouve le rôle actif des notables locaux et le très faible nombre d'attestations indiquant un financement effectif de l'Empereur, tendent à lier le développement monumental de la ville à des rapports privilégiés qui auraient été entretenus entre la cité et certains empereurs (H. Halfmann, *Éphèse et Pergame. Urbanisme et commanditaires en Asie Mineure romaine*, Bordeaux, Ausonius (*Scripta antiqua* ; 11), 2004 (traduction française par J. Voss, révisée par A. Bresson et N. Badoud), p. 125-128 en particulier).
 5. Dion de Pruse, *or.* XLV, 12 ; Aelius Aristide, *or.* XVII, 10-12 ; XVIII, 5 ; XXI, 11. Pour des exemples tirés d'inscriptions honorifiques pour des évergètes constructeurs, voir L. Robert, *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, Paris, De Boccard, 1937 (Amsterdam, A. M. Hakkert, 1970), p. 349, note 1.

son ensemble⁶. Il témoigne de la grandeur, morale et politique, d'une communauté civique. Les problématiques qu'il faut ici envisager sont donc toutes différentes de celle de la « romanisation », au sens d'une participation à la conception romaine de la civilisation qui serait décelable à travers le grand mouvement d'urbanisation d'époque romaine ; elle marquerait avant tout l'adhésion à l'idéologie impériale⁷. La comparaison entre les discours sur la beauté de Smyrne d'une part et de Nicomédie d'autre part, entre le II^e et le IV^e siècle, révèle comment, dans des régions de culture grecque, la beauté des monuments publics, financés avant tout par les élites civiques, doit être comprise au sein d'un système de références civique⁸. En revanche Nicomédie, dont Dioclétien modifia profondément le destin, n'apparaît que comme le reflet atténué de la grandeur de Rome. L'échec de son sort impérial au profit de Constantinople, sans que sa courte gloire ait suscité aucun infléchissement dans la manière grecque de percevoir la beauté urbaine, confirme l'indifférence, dans cette région de l'Empire, à un modèle idéologique impérial du beau paysage urbain.

Dion de Pruse, dont P. Veyne a rappelé dans un article récent⁹ comment il était l'un des plus grands défenseurs de l'identité grecque face à Rome, interpellait ses concitoyens afin de les engager à voter les constructions financées sur fonds publics et par souscription qu'il voulait entreprendre dans la cité :

-
6. Les demeures privées ne sont que rarement énumérées dans les discours d'éloge de cités comme un élément de l'ornement de la cité, du moins au Haut-Empire (Libanios les inclut pour Antioche, *or.* XI ; Aelius Aristide, après avoir décrit la vue offerte par la cité et ses bâtiments publics, parle rapidement des « édifices privés et publics » de Smyrne, *or.* XVII, 12) ; cf. L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain (I^{er}-III^e siècle ap. J.-C.)*, t. I, *Histoire et technique*, Paris, Institut d'études augustiniennes (Collection des études augustiniennes. Antiquité ; 137), 1993, p. 216. Il n'est pas d'occasion, à notre connaissance, où elles soient mentionnées dans les sources épigraphiques.
 7. En Gaule, la construction de monuments publics sert à évaluer la participation à la romanité (voir notamment N. Mathieu, « Conscience et réalité de l'*amoenitas urbium*. Le cas des provinces de Lyonnaise et de Belgique au Haut-Empire d'après les textes épigraphiques », in *Amoenitas urbium. Les agréments de la vie urbaine en Gaule romaine et dans les régions voisines. Hommage à Pierre Pouthier* (Actes du colloque international, 25-26 mai 2000), R. Bedon (éd.), Limoges, Presses universitaires de Limoges (Caesarodunum ; XXXV-XXXVI), 2001-2002, p. 103-133). En Afrique, Claude Lepelley admet également que le nombre d'inscriptions de construction est un indicateur de la romanisation, dans *Les Cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. I, *La Permanence d'une civilisation municipale*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1979, p. 11-17.
 8. *Contra* E. Winter, *Staatliche Baupolitik...*, et H. Halfmann, *Éphèse et Pergame...*, qui considèrent que la volonté de participer à la « majesté de l'empire », de manifester des liens entre les cités et l'Empereur, est le motif profond présidant à la construction, même quand les évergètes sont les notables de la cité. Un bilan fondé avant tout sur des analyses architecturales et planimétriques tend à déraciner de leur ancrage dans la culture civique et hellénique les solutions formelles en matière de monuments publics à l'époque romaine : voir, pour l'analyse des espaces urbains de cités de culture grecque et de statut pérégrin, dont les monuments sont financés par les élites civiques, mais interprétés dans le sens primordial de la manifestation d'une adhésion aux valeurs de l'empire, P. Gros, « La polyvalence fonctionnelle comme facteur d'intégration. L'exemple des "agoras-gymnases" d'Asie Mineure à l'époque impériale », *Histoire urbaine*, 13, 2005, p. 101-120 ; et, dans *Histoire de la civilisation romaine*, H. Inglebert (dir.), Paris, PUF (Nouvelle Clio. L'histoire et ses problèmes), 2005, p. 186-197 (Éphèse à l'époque augustéenne), p. 197-199 (Éphèse à la fin du I^{er} siècle après J.-C.), p. 213-215 (sur Aizanoi).
 9. P. Veyne, « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *REG*, 112, 1999, p. 510-567. Une version augmentée et remaniée vient d'en être publiée dans P. Veyne, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil (Des travaux), 2005, p. 163-257.

Une cité, on ne doit ni la mutiler, ni la ravalier à son propre niveau, ni la mesurer à l'aune de son âme, s'il se trouve qu'on a l'âme mesquine et servile, surtout avec les exemples que l'on a, je veux dire Smyrne, Éphèse et, plus loin, Tarse et Antioche¹⁰.

Cette admonestation faite au théâtre de Pruse appelle avec vigueur à se montrer dignes d'une identité commune, l'hellénisme, et à entreprendre l'effort nécessaire pour participer à l'idéal civique, en ornant la cité de monuments publics. Outre l'idée typiquement grecque d'une compétition (qui peut toujours se dégrader en rivalité épuisante et stérile, sans que cela soit systématique), qui permet de réaliser de grandes choses, on trouve ici l'éloge de l'ambition de chercher à améliorer sa cité, à l'embellir. Il est aiguillonné par la tentative de parvenir au degré de perfection atteint dans les cités grecques les plus renommées de l'époque, seuls points de comparaison mentionnés.

Smyrne constitue le modèle de cet achèvement de l'hellénisme par une esthétique urbaine parfaite, aux yeux mêmes des habitants de cette contrée. Aelius Aristide parle à son égard de « modèle de cité », παράδειγμα πόλεως, qui l'emporte sur toutes les autres, de cité qui était un « modèle de beauté », παράδειγμα κάλλους¹¹. Ses discours, dit-il, ne peuvent être capables de rendre compte de la beauté de la cité¹²; pour cette cité seule aucune description ne peut donner une idée du spectacle qu'elle offre¹³. Est-ce Philostrate qui s'exprime à travers Apollonios de Tyane, quand, dans sa biographie, il parle de Smyrne comme de « la plus belle des villes qui sont sous le soleil »¹⁴? L'identité des commanditaires de monuments publics et l'utilisation politique qui est faite par la cité de cette beauté indiquent comment un modèle grec, civique, vivant de la beauté urbaine, a été élaboré dans une société irriguée par les conceptions culturelles et politiques de la seconde sophistique¹⁵. Ce modèle est en rupture avec une vision « impériale » et romaine des enjeux liés à l'existence de belles cités.

10. Or. XL, 11 (trad. M. Cuvigny [Annales littéraires de l'université de Besançon ; 520], 1994).

11. Or. XVII, 8 : « Elle me semble ainsi être par nature un modèle de cité, et ne pas avoir besoin du citoyen poète pour lui faire la cour, ni d'aucun autre art pour la louer, mais par elle-même, elle procure l'amour d'elle-même pour tous les hommes, et elle-même, elle maintient de force les yeux, sans captiver les oreilles ».

12. Or. XVIII, 3.

13. Or. XVII, 18. Aelius Aristide compare ainsi à une initiation mystique le fait d'accéder enfin à la véritable beauté de la cité. Voir L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge...*, p. 193 : « Loin de l'éloge banal ou convenu, cette insistance d'Aristide traduit visiblement un sentiment authentique, que l'orateur partageait avec beaucoup de ses contemporains et qu'il n'a jamais ressenti ailleurs avec autant de force ».

14. Philostrate, *uit. Ap.* IV, 7.

15. Aelius Aristide qualifie Smyrne d'« ornement de la terre, théâtre de la Grèce, robe des Nymphes et des Grâces » (or. XVIII, 8) : elle est un modèle culturel pour tous les pays de culture grecque à l'époque romaine. Voir L. Robert, « Discours d'ouverture du 8^e congrès international d'épigraphie grecque et latine à Athènes », 1982, repris dans *Opera Minora Selecta*, VI, *Épigraphie et Antiquités grecques*, Amsterdam, A.M. Hakkert, 1989, p. 709-719.

La description du paysage urbain de Smyrne : l'adaptation du regard aux mutations engagées à l'époque romaine

Les discours d'Aelius Aristide faisant l'éloge de Smyrne ou s'intéressant particulièrement à cette cité¹⁶ forment la source la plus utile pour établir les composantes de son appréciation esthétique. La réputation de beauté de Smyrne est connue par des sources de nature différente, qui ne sont pas soumises aux mêmes règles rhétoriques. Strabon, dans sa description géographique du monde, attestait déjà de son rayonnement auprès du monde grec¹⁷. D'une manière anecdotique, un personnage de Lucien, Lycinos, fait l'éloge – dans un sens commun – de la beauté de Smyrne en parlant de la maîtresse de Lucius Verus, Panthée :

Je sais seulement qu'elle était originaire d'Ionie, car un des badauds, se tournant vers son voisin, lui a dit après son passage : « Je reconnais bien là les beautés de Smyrne. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que la plus belle des cités d'Ionie ait produit la plus belle des femmes ». J'ai eu l'impression que celui qui parlait ainsi était lui aussi de Smyrne, tant il était fier d'elle¹⁸.

Les discours d'Aelius Aristide, bien que leur nature rhétorique leur ordonne d'obéir à un certain nombre de règles et de ne pas négliger des passages obligés de l'éloge des cités, n'en donnent pas moins des éléments précis sur le paysage urbain de Smyrne, ses ornements et son évolution. L'extension nouvelle de la cité à l'époque romaine et un ensemble de monuments publics sont les éléments fondamentaux de ce modèle idéal¹⁹. Smyrne se prête particulièrement à cet éloge d'une cité se déployant sur de vastes étendues²⁰ et offrant des paysages variés. Les études archéologiques décrivent, à Pergame et à Éphèse notamment²¹, l'extension de la superficie des cités à l'époque romaine, qui associent ainsi plus fréquemment une acropole, déjà dotée de monuments publics, à des extensions dans la plaine comportant des centres monumentaux. Depuis la fin de l'époque hellénistique, l'esthétique des cités, telle que P. Gros

16. Ce sont les discours XVII à XXIII (sauf le discours XXII) dans le corpus des œuvres d'Aelius Aristide, éditées, traduits en anglais et annotés par C. A. Behr (*P. Aelius Aristides, The Complete Works*, t. II, *Orationes XVII-LIII*, Leyde, Brill, 1981). Pour le contexte dans lequel ces discours furent écrits, voir C. A. Behr, *Aelius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1968, p. 91 (pour le discours XVII), p. 104 (pour le discours XXIII), p. 112-114 pour les discours datant d'après le tremblement de terre de 177.

17. Strabon, 14, 1, 37.

18. Lucien, *Les Portraits*, 2.

19. On peut consulter des plans de Smyrne moderne, avec des références aux bâtiments anciens, dans A. Fontrier, « Topographie de Smyrne. La fontaine ΚΑΛΕΩΝ, le Mélès », *REA*, 9, 1907, pl. VIII à la fin du volume ; ce plan est repris dans le premier volume des *I. Smyrna*, Karte 1.

20. « Sa grandeur ajoute à sa beauté », d'après Aelius Aristide (*or. XVII*, 9).

21. Pergame : U. Wulf, « Der Stadtplan von Pergamon. Zur Entwicklung und Stadtstruktur von der Neugründung unter Philateiros bis in Spätantike », *Ist. Mitt.*, 44, 1994, p. 135-175, en particulier p. 156-166, pour l'extension de la cité dans la plaine au II^e siècle après J.-C. Une synthèse des évolutions de la topographie éphésienne à l'époque romaine est présentée par P. Scherrer, « The historical Topography of Ephesos », in *Urbanism in Western Asia Minor, new studies on Aphrodisias, Ephesos, Hierapolis, Pergamon, Perge and Xanthos*, D. Parrish (éd.), *JRA*, Suppl. 45, 2001, p. 69-79.

l'a justement définie pour Aigai, fondée alors sur le déploiement d'un urbanisme en terrasses sur les flancs d'acropoles escarpées²², a évolué, mais sans renier un certain nombre d'acquis. Cette adaptation du regard à l'évolution physique contemporaine des villes montre, sur un point précis, généralement associé à l'idée de romanisation, que la culture rhétorique grecque était prête à inventer de nouveaux critères d'évaluation de la beauté urbaine, et à les intégrer dans les règles anciennes de l'éloge des cités²³.

La cité de Smyrne offre donc des paysages variés (montagne, plaine, rivage – idée déjà évoquée par Strabon²⁴), plaisants à l'œil ; elle n'en donne pas moins une impression d'unité et d'uniformité créée par les matériaux de construction (pierre, marbre) et l'architecture des rues à portiques²⁵. L'harmonieux équilibre entre ces deux tendances au départ contraires est un élément décisif dans la beauté de la cité. Cela est exprimé de manière précise dans la *Monodie* pour Smyrne²⁶, prononcée après le tremblement de terre de 177 après J.-C. :

Et ce que l'on pouvait voir surpasse toute description. Aussitôt en approchant²⁷, un éclair de beauté et des proportions, des mesures, une assiette qui, dans leur grandeur, sont comme dans une seule harmonie ; ses pieds s'appuyant fortement sur les bords de mer, les ports et les bois, son centre surgissant de manière égale de la plaine et dépassant dans les airs, et son extrémité sud s'élevant peu à peu, avec une surface égale en allant finir insensiblement sur l'acropole, avec un point d'observation sur la mer et la cité²⁸.

Des espaces urbains à la topographie différente se dégage néanmoins l'impression d'une belle unité :

Elle s'étale au-dessus de la mer, déployant continûment la fleur de son printemps, non pas comme si elle avait été établie en tant que ville petit à petit, mais comme si

-
22. P. Gros, « La ville idéale à l'époque de César, mythe et réalité du "beau paysage" urbain », *Urbi*, 8, 1983, p. 121-128.
23. Ménandre le Rhéteur, originaire de Laodicée du Lycos en Asie, recommande ainsi, au III^e siècle : « Si la cité est en partie en plaine et en partie sur des collines, on louera sa taille et sa variété, en disant que seule elle possède ces deux éléments qui appartiennent à deux types de cités, et qu'elle a évité les inconvénients des deux. On essaiera également de montrer qu'elle est comme plusieurs cités » (*Traité I*, 351).
24. Strabon, 14, 1, 37 : « Et à présent leur cité est la plus belle de toutes, une partie de ses fortifications étant bâtie sur la montagne, et la plus grande partie dans la plaine, près du port et près du Métroon et du gymnase ».
25. C'est ainsi que nous comprenons l'expression employée par Aelius Aristide, selon lequel la traversée de plusieurs cités dans un même jour donne l'impression de n'en voir qu'une seule. Dans *En l'honneur de Rome*, il fait l'éloge du nombre croissant de cités à l'époque romaine et de leur ornement sans cesse accru, si bien que l'on peut « traverser deux ou trois cités le même jour, comme si c'était des rues » (*or. XXVI*, 93). Les rues pavées, bordées de portiques, permettent de se déplacer rapidement et de traverser plusieurs cités, alors que l'on a l'impression de n'en avoir vu qu'une seule.
26. Aelius Aristide, *or. XVIII*, 3.
27. Cela semble une manière commune d'entamer la description d'une ville, par exemple pour Rhodes (Aelius Aristide, *or. XXV*, 3), qui elle aussi a été détruite par un tremblement de terre.
28. C.A. Behr, P. Aelius Aristides, *The Complete Works*, t. II, p. 358.

elle était surgie de la terre en une seule fois, offrant une grandeur sans contrainte et sans hâte ; de toutes parts, elle est spacieuse et unie, et sa grandeur ajoute à sa beauté. Et on ne dirait pas que ce sont de nombreuses cités répandues morceau par morceau, mais que c'est une seule cité ayant la valeur de nombreuses cités, et une seule cité uniforme, harmonieuse en elle-même, de même que le corps d'un homme²⁹, offrant des parties s'accordant avec le tout³⁰.

Les auteurs grecs d'éloges de cités ont donc donné une image favorable des modifications du plan urbain marquées par une extension de la surface des cités. Dans des régions à la fois maritimes et montagneuses, les villes offrent en même temps des paysages côtiers et escarpés fort appréciés. Une vingtaine d'années avant la destruction de la cité par un tremblement de terre³¹, Aelius Aristide avait choisi plusieurs points de vue pour décrire la cité. Plusieurs célèbrent son port : « Elle s'étend devant la mer [...] »³² ; « En se tenant sur l'Acropole, on voit la mer s'agiter en bas, et les faubourgs y jeter leur ancre »³³. Il ne saurait dire si la cité est plus belle quand on l'approche par la mer ou depuis la terre³⁴. Dans la *Monodie sur Smyrne*, Aelius Aristide associe étroitement le paysage urbain à la mer qui le borde :

Ports désirant l'étreinte de leur très chère cité, beauté indescriptible des gymnases, grâces des temples et des enceintes, en quel endroit de la terre vous êtes-vous enfoncés ? Ornaments de la côte (κόσμοι παραλίας), tous ces rêves³⁵.

Cette vision d'une cité maritime, bruisante des activités du port et de l'agora, pleine du mouvement de l'arrivée des voyageurs, plaît aux rhéteurs grecs et à leur public. Dans l'analyse par Aelius Aristide des agréments respectifs de Pergame, Smyrne et Éphèse, Smyrne apparaît encore surgissant de la mer, et ses ports sont cités avec ses temples, ses bains, ses rues³⁶. L'accessibilité d'Éphèse, grâce à ses ports, est remarquable³⁷ ; mais Smyrne l'emporte par sa beauté. Les énumérations des bâtiments publics par Aelius Aristide peuvent sembler plus convenues. Elles montrent pourtant qu'aucun secteur de la cité, malgré la vocation plus commerciale de certains, n'est laissé à l'écart dans la célébration de sa beauté : les ports de la cité y participent³⁸, de

29. Cf. L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge...*, p. 191-195, sur la comparaison des cités avec le corps d'un homme.

30. Aelius Aristide, *or. XVII*, 9. À propos de Pergame, partagée entre son acropole et la plaine (*or. XXIII*, 14), Aelius Aristide reprend l'image élogieuse de la variété des quartiers qui donnent l'impression de plusieurs petites villes rattachées harmonieusement entre elles.

31. C. A. Behr, *P. Aelius Aristides, The Complete Works*, t. II, p. 356.

32. *Or. XVII*, 9.

33. *Or. XVII*, 10.

34. *Or. XXIII*, 20.

35. *Or. XVIII*, 5-6.

36. *Or. XXIII*, 20.

37. *Or. XXIII*, 24.

38. Entre l'obtention de la première et de la seconde néocorie, donc entre 26 et 123 après J.-C., la cité a organisé une souscription publique « pour la construction du port » (l. 6-7) (*I. Smyrna* 696 ; cf. L. Migeotte, *Les*

même que ses rues ; les faubourgs sont inclus, ils donnent un avant-goût de la beauté de la cité³⁹.

La description de ces espaces permet au regard d'être mobile – Aelius Aristide entend bien mener son auditoire partout dans la cité, dans un περίοδος⁴⁰ –, de parcourir la cité sans ennui : la χρυσὴ ὁδός donne l'occasion de traverser la ville en ligne droite en voyant les merveilles architecturales se succéder⁴¹. On retrouve l'idée selon laquelle la variété de la taille et de l'apparence des rues crée finalement une impression de beauté : la cité comporte

des rues de toutes les apparences, les unes dans les profondeurs de la ville, les autres à ses extrémités, l'une empêchant l'autre d'être la plus belle, [...] des rues comme des agoras, se coupant l'une l'autre à quatre reprises pour être exposées au soleil⁴².

Dans la *Monodie sur Smyrne*, après le tremblement de terre de 177, Aelius Aristide se lamente également sur la disparition de différentes sortes de rues :

Fontaines, théâtres, rues, passages couverts et de plein air ! [...] Rues nommées d'après l'or et les lieux sacrés, dont les intersections en forme de place sont les égales d'agoras⁴³ !

Il témoigne encore du regret, dans la lettre aux empereurs sur Smyrne, de la disparition de la diversité des spectacles et des agréments qu'il rencontrait en parcourant les rues : « les ornements des rues ont disparu », κόσμοι δὲ ὁδῶν ἀφανεῖς⁴⁴. L'idée de « l'ornement » créé par les rues et leurs portiques latéraux, pour les plus importantes d'entre elles, revêt ici encore une grande précision : des tableaux et des sculptures étaient exposés dans les portiques des rues. Julien d'Ascalon, dans son *Traité d'urbanisme*, rappelle qu'il existe trois types de vues en milieu urbain : « vue sur la mer, sur des jardins, sur des tableaux exposés en public »⁴⁵. Les règles qu'il édicte sont peut-

-
- Souscriptions publiques dans les cités grecques*, Genève – Québec, Droz – Éditions du Sphinx, 1992, p. 205-206). Le reste de l'inscription est malheureusement perdu, car la pierre était tronquée. Selon L. Migeotte, *kataskeuè* indique une transformation complète. La différence avec la construction de la maison de collecte des douanes des pêches à Éphèse, entre 54 et 59 après J.-C., est qu'ici la cité apparaît clairement comme l'organisatrice de la souscription, tandis qu'à Éphèse, des particuliers étaient à l'origine du projet (*I. Ephesos* 20). Les organes politiques de la cité exercent un grand contrôle, à Smyrne, sur ces entreprises.
39. *Or.* XVII, 10 ; *or.* XVIII, 5. Aelius Aristide s'exclame dans son discours sur Smyrne prononcé en 157 après J.-C. que « l'on n'est jamais repu de contempler les faubourgs de la cité » (*or.* XVII, 17). Ce point de vue depuis les faubourgs est également proposé dans la *Monodie* (*or.* XXIII, 21).
40. *Or.* XVII, 21. L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge...*, p. 200, parle ainsi d'« éloge-visite », notamment à propos du discours XVII.
41. *Or.* XVII, 10. Voir C. A. Behr, *P. Aelius Aristides. The Complete Works*, t. II, p. 357, note 22.
42. *Or.* XVII, 11. C. A. Behr traduit par « avenues », mais le terme grec (*sténopoi*) décrit plutôt des rues étroites, voire des ruelles.
43. *Or.* XVIII, 6. Je traduis d'après C. A. Behr et les explications qu'il fournit (*P. Aelius Aristides, The Complete Works*, t. II, p. 357, note 22).
44. *Or.* XIX, 3.
45. Julien d'Ascalon, 52, 1 (édition de C. Saliou, *Le Traité d'urbanisme de Julien d'Ascalon : droit et architecture en Palestine au VI^e siècle*, Paris, De Boccard (Travaux et mémoires du Centre de recherche d'histoire et de civilisation de Byzance, monographies ; 8), 1996).

être peu réalistes ; elles n'en témoignent pas moins de l'habitude d'exposer des peintures sous des portiques, et de l'agrément qu'on retirait de cette vue⁴⁶. Les habitants de Smyrne en étaient particulièrement fiers : Apollonios de Tyane leur explique qu'il vaut mieux avoir des concitoyens éduqués et vertueux, plutôt que, pour la ville, d'être « couronnée de portiques, de tableaux et d'or »⁴⁷. Toutes sortes de beautés et de richesses étaient exposées dans ses portiques, si l'énumération de ces différents éléments renvoie bien à un lien topographique entre eux.

Parmi les espaces monumentaux répartis ponctuellement dans la cité, « la grâce des temples et des sanctuaires » de la cité émerveillait Aelius Aristide⁴⁸, à l'unisson des autres beautés du paysage urbain. L'appréciation qu'il délivre à leur propos dans plusieurs discours confirme la vision d'un ensemble cohérent des monuments publics ; leur fonction sacrée ne les place pas en dehors d'une attente esthétique. Tous les types de sanctuaires sont inclus, y compris les espaces sacrés associant éléments naturels et architecturaux, tels que les bois sacrés, fréquemment cités (Aelius Aristide évoque le cas des « beautés naturelles et faites de main d'homme »⁴⁹). Les autres bâtiments publics sont cités de manière plus concise ; mais l'admiration pour ces « ornements » de la cité puis la tristesse d'Aelius Aristide après leur destruction, même s'il ne les décrit pas et se soucie peu de donner des indications topographiques, est sensible. L'agora offrait un spectacle magnifique. La foule s'y pressait en toute occasion, comme le montre une scène du *Martyre de Pionios*⁵⁰. Sa disparition est déplorée dans la *Monodie*

46. *Traité d'urbanisme*, 54 : « Qui a des projets de construction de nature à ôter à son voisin la vue sur un tableau exposé en public doit ménager un éloignement défini par la distance à laquelle les faits représentés sont reconnaissables. Par exemple, si, en observant le tableau, on en reconnaît le sujet et on voit, de chez soi, que les personnages représentés sont Achille ou Ajax ou tel autre personnage, dans ces conditions, il faut empêcher celui qui le souhaite de supprimer cette vue et de l'ôter à son voisin ».

47. *Vit. Ap.* 4, 7. Sur un thème comparable à propos d'Éphèse, voir la lettre 32 d'Apollonios, dans R. J. Penella, *The Letters of Apollonius of Tyana. A Critical Text*, Leyde, Brill (Mnemosyne, Suppl. ; 56), 1979, p. 49.

48. *Or.* XVIII, 5.

49. *Or.* XVII, 11. Voir également *or.* XVIII, 3. Le bois de palmiers abritant un temple de Tychè mis en œuvre après l'obtention de la deuxième nécorie en 123 correspond bien à la description de ce type d'espace, naturel et monumental (*I. Smyrna*, 697, l. 8-10 et l. 14-16).

50. Cf. L. Robert, *Le Martyre de Pionios, prêtre de Smyrne*, Washington D.C., Dumbarton Oaks Research Library & Collection, 1994, III, 6-7 : « Quand ils furent arrivés à l'agora dans le portique oriental de la *dipulis* (la double porte), toute l'agora et les étages des portiques étaient pleins de Grecs et de Juifs, et de femmes [...] et ils montèrent pour regarder sur les marches et les coffres ». Ce sont les marches et les coffres des marchands. Les beautés de l'agora citées par Aelius Aristide n'étaient pas un beau décor vide : c'est bien cette cité pleine de monde, de visiteurs, que l'on retrouve également dans plusieurs passages de Philostrate (voir par exemple l'arrivée d'Hippodromos le Thessalien à Smyrne, et la cohue qui règne sur l'agora où se trouvent le *Mouséion* et les lieux de formation intellectuelle, *uit. soph.* II, § 618-619, et les commentaires de L. Robert, *Études anatoliennes...*, p. 147 *sq.*, sur une inscription de Téménotherai en l'honneur du juriste M. Aristonicos Timocratès, où le *Mouséion* est attesté). Pionios, arrivé sur l'agora de Smyrne, engage ainsi la conversation avec « un certain Rufinus, qui se trouvait là, ayant la réputation d'être un des meilleurs rhéteurs » (XVII, 1). Au moment du martyre de Pionios, en 250, l'agora reconstruite avait retrouvé les mêmes activités qu'auparavant. Strabon indiquait : « il y a aussi une bibliothèque et l'Homériorion, un portique quadrangulaire, avec un temple et une statue en bois d'Homère » (14, 1, 37). Le Musée et l'Homériorion se trouvaient-ils à proximité l'un de l'autre, faisaient-ils partie du même ensemble monumental ou s'agissait-il de deux monuments séparés ?

pour Smyrne, prononcée après le violent tremblement de terre qui la détruisit en 177 après J.-C. L'aspect esthétique domine, dans une expression difficile à traduire : « De quelle autre cité s'en fallait-il de peu qu'elle soit proche d'elle ? [...] Aspect de l'agora, d'une beauté insurpassable ! »⁵¹.

Cet *ὑπερλάμπρου σχήμα ἀγορᾶς* marque l'apogée d'une caractérisation esthétique de cet espace monumental. De même, dans une lettre aux empereurs Marc Aurèle et Commode, Aelius Aristide écrit : « Les beautés de l'agora ont disparu »⁵².

Le *bouleutèrion* apparaissait dans les discours d'Aelius Aristide avant tout comme le lieu de ses exploits rhétoriques⁵³ ; il n'est pas mentionné dans les discours prononcés après la destruction de Smyrne par un tremblement de terre en 177 après J.-C. Dans les discours d'Aelius Aristide sur Smyrne, les gymnases et les théâtres apparaissent parmi les beautés nécessaires de la cité : « Tout, jusqu'au rivage, resplendit de gymnases, d'agoras, de théâtres... »⁵⁴, dans une énumération de bâtiments conçus avant tout comme des lieux nécessaires à la vie commune, au débat politique et à la formation culturelle grecque⁵⁵. Le nombre des gymnases est immense⁵⁶ ; avant le tremblement de terre, « la beauté des gymnases était indescriptible »⁵⁷, et la cité s'en enorgueillissait, lorsqu'on la comparait à Pergame et Éphèse⁵⁸. Enfin, la description des ravages dus au séisme de 177 après J.-C. ne manque pas de mentionner, après la destruction du port, de l'agora et des rues, celle des gymnases⁵⁹.

Les fontaines et les sources constituent également un des éléments de la beauté de Smyrne telle que la décrit Aelius Aristide à l'occasion de la visite du gouverneur en

51. Or. XVIII, 5.

52. Or. XIX, 3.

53. *Discours sacré V*, 31-34. Voir la traduction dans *Discours sacrés. Rêve, religion, médecine au II^e siècle après J.-C.*, par A.-J. Festugière, Paris, Macula, 1986. Dans la souscription de 123, Lucius Vestinus a fait paver la basilique devant le *bouleutèrion*, et fait réaliser une porte en bronze (*I. Smyrna*, 697 [l. 10-13]), sans doute pour cet édifice.

54. Or. XVII, 11.

55. P. Gros, dans « La polyvalence fonctionnelle... », analyse en revanche ces espaces, à partir des exemples d'Aphrodisias et d'Éphèse en particulier, comme des lieux de la manifestation d'un rapport privilégié avec l'Empereur. En 250, le premier réflexe du peuple lors de l'enquête sur Pionios est de se rassembler immédiatement au théâtre pour obtenir davantage d'informations sur les événements qui troublent leur cité (VII) : « Comme le peuple voulait tenir une assemblée au théâtre pour s'informer là davantage, certains, dans l'intérêt du stratège, allèrent trouver le néocore Polémon pour lui dire : "Ne lui permets pas de parler, pour qu'ils n'entrent pas au théâtre et qu'il n'y ait du tumulte et une enquête au sujet du pain" ». Comme à Éphèse lors de l'émeute des bijoutiers deux siècles plus tôt, des circonstances particulières incitent le peuple à converger vers le théâtre pour en apprendre davantage (*Vulg., act. 19, 29-40*) ; le théâtre est d'abord le lieu de la communication et du débat au sein de la cité.

56. Or. XVII, 11 : « Il y a tellement de bains que l'on ne saurait dans quel endroit se baigner ».

57. Or. XVIII, 5.

58. Or. XXIII, 20. Ce discours a été prononcé devant le *koinon* en janvier 167 après J.-C., dix ans avant le tremblement de terre.

59. Or. XIX, 3. Là encore, la souscription de 123 donne une idée de leur beauté : l'Empereur a donné des colonnes en marbre de Synnada, de Numidie et de porphyre pour l'*aleiptèrion* du gymnase ; le grand-prêtre Sextus a ajouté à l'édifice une « étuve solaire » (*I. Smyrna* 697 [l. 40-45]) ; traduction proposée par B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris, Vrin (Textes et traditions), 2002, p. 398).

mars 157 après J.-C. : « Il y a des fontaines et des sources à chaque maison, et plus qu'à chaque maison »⁶⁰. Fontaines, théâtres et rues sont encore évoqués ensemble dans le discours qui plaint la cité après le tremblement de terre de 177 après J.-C.⁶¹.

Ce parcours dans Smyrne montre une construction cohérente de l'esthétique propre au paysage urbain à l'époque romaine, qui concorde avec la réputation de beauté de la ville dans l'Antiquité. L'attrait est vif pour les vues maritimes et extérieures à la cité, ainsi que pour l'observation quand on l'approche depuis la terre, pour l'énumération de ses monuments au fil des rues, pour la plénitude de cet espace urbain dont aucune partie n'est indigne d'être citée ; le port, les faubourgs, chaque quartier recèle des beautés propres, des monuments publics qui accroissent son ornement – fontaines, portiques, œuvres d'art. Les images employées par Aelius Aristide pour Smyrne s'adaptent précisément à sa topographie : alors que l'acropole immense de Pergame permet de qualifier la cité de « sommet commun pour un peuple »⁶², Smyrne est la « couronne de l'Ionie », comme permettent de l'imaginer ses collines surplombant le port, s'avancant au milieu de la ville⁶³.

Aelius Aristide a mis en évidence les agréments et l'esthétique propres au paysage urbain harmonieux, en grande partie nouveau, dont Smyrne est l'exemple le plus achevé. Loin de se perdre dans le souvenir nostalgique du passé, il se révèle capable de porter sur son aspect un regard neuf, prenant en compte les mutations physiques indéniables que les cités connaissent. Ainsi cette capacité d'assimilation fait que l'hellénisme impérial prospère en faisant siennes des évolutions marquées : l'éloge du *kosmos* de la cité met bien en valeur non pas des réussites anciennes et désormais vides de sens, mais des succès présents, à partir de la fin du I^{er} siècle. Cette attitude est particulièrement frappante dans l'éloge par Aelius Aristide de l'Asklépiéion de Pergame, et de « son achèvement contemporain »⁶⁴ : les sophistes, dans l'appréciation des monuments publics, se montrent plus sensibles à la beauté présente qu'au caractère historique ou patrimonial des bâtiments, même religieux ; cette attitude distingue une culture vivante. Le goût de la modernité, l'aspiration à une grandeur et une reconnaissance présentes sont évidents⁶⁵. Mais il ne faut pas tout prendre du temps actuel : certains monuments ne sont pas cités par Aelius Aristide parmi les beautés de Smyrne, pour des raisons liées à la répugnance des intellectuels grecs pour certains spectacles sanguinaires importés de Rome, même si la grande majorité de leurs compatriotes y assistait avec plaisir⁶⁶. Ainsi le stade de Smyrne, connu pour avoir été le lieu du martyre de Polycarpe en 157 et où sans doute se déroulaient les chasses et les

60. Or. XVII, 11.

61. Or. XVIII, 6.

62. Or. XXIII, 13.

63. Or. XXI, 13.

64. Or. XXIII, 14.

65. Or. XVII, 2 et 7. Voir L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge...*, p. 216 : l'éloge de la cité donne lieu à « une image moins intemporelle » de son objet que l'éloge des personnes. Ce genre particulier de l'éloge s'est d'ailleurs développé particulièrement au Haut-Empire (p. 80-82).

66. Cf. Philostrate, *Vit. Ap.* 4, 22. Voir P. Veyne, « L'identité grecque... », p. 531-532.

combats de gladiateurs offerts notamment par les grands-prêtres du culte impérial⁶⁷, n'est-il pas mentionné par Aelius Aristide⁶⁸.

Cet éloge du beau paysage urbain se rattache directement à l'échelon civique, ignore l'Empire – si ce n'est qu'il constitue un contexte favorable⁶⁹ – et se garde bien de mentionner les lieux d'exercice de l'administration romaine dans les cités⁷⁰. La participation importante, sous plusieurs formes⁷¹, des rhéteurs et des sophistes à l'ornement des cités, en particulier à Smyrne, indique que la beauté nouvelle de la cité n'est pas qu'affaire d'agrément ou de vain orgueil ; des enjeux civiques essentiels⁷², en partie nouveaux, lui sont liés. L'idée de *kosmos* de la cité est le fruit d'une évolution de l'hellénisme d'époque impériale ; de nombreux sophistes dont Philostrate fait la biographie sont originaires de cités d'Asie, ils ont éminemment contribué à l'élaboration de ces nouvelles valeurs, en particulier à Smyrne. L. Robert a souligné l'extraordinaire vitalité des cités d'Asie Mineure et de l'hellénisme sous les Sévères et au milieu du III^e siècle après J.-C.⁷³. Ce succès est particulièrement tangible dans les cités de l'ouest de l'Asie Mineure : plus qu'Éphèse, où réside le gouverneur, ce qui implique une influence romaine accrue, c'est Smyrne qui témoigne du degré de perfection atteint par la culture grecque. Smyrne représente le modèle d'un beau paysage urbain, considéré comme le résultat d'un ensemble de valeurs culturelles définies au sein de la communauté civique.

Les commanditaires des monuments publics de Smyrne

Ces éloges n'étaient pas simple rhétorique, jeu littéraire de poètes peu soucieux des réalités politiques de leur temps. La beauté des bâtiments doit être associée au bon gouvernement de la cité et à la vertu de ses habitants, sinon elle perd son sens ; elle doit conforter le sentiment de l'appartenance à une culture commune, non pas exacerber

67. L. Robert, *Les Gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, E. Champion (Bibliothèque de l'École Pratique des Hautes Études. Sciences historiques et philologiques ; 278), 1940, p. 273.

68. *Martyre de Polycarpe*, VIII, 3.

69. Dans *En l'honneur de Rome*, cet aspect est patent : « Quand, en effet, les cités ont-elles été aussi nombreuses sur le continent et sur mer, quand ont-elles été parées aussi complètement ? » (or. XXVI, 93, trad. L. Pernot). L'état présent marque un accomplissement de la civilisation grecque, grâce à la *pax Romana*.

70. L'archéologie, les sources épigraphiques et littéraires restent également muettes à ce sujet pour l'Asie Mineure occidentale au Haut-Empire.

71. Le financement direct n'est pas la seule forme de contribution : l'encouragement par des discours prononcés devant les corps civiques est une forme d'action plus particulièrement réservée aux sophistes, et également décisive (voir les nuances exprimées par G. Anderson, *The Second Sophistic, A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, Londres – New York, Routledge, 1993, p. 27-28).

72. Il faudrait également évoquer les enjeux moraux. La contemplation de la beauté rend meilleur, selon Aelius Aristide (or. XXIII, 22) à propos d'un beau paysage urbain de Smyrne, comme d'après Lucien, quand on contemple la beauté d'un bâtiment public bien conçu et décoré moins avec faste qu'avec intelligence et culture (*La Salle*).

73. L. Robert, « Discours d'ouverture du 8^e congrès... », repris dans *Opera Minora Selecta*, VI, p. 709-719.

les rivalités vaines⁷⁴. Le *kosmos* bien compris, la parure urbaine envisagée dans le contexte de la philosophie politique grecque et non vidée de son sens culturel et politique confèrent un vrai mérite. Dion de Pruse le montre vivement : ses projets de remodelage du centre urbain à Pruse avaient été bien accueillis à l'assemblée, car les Prusiens ne sont « dépourvus ni de cœur, ni d'intelligence »⁷⁵, et il faut suivre les exemples brillants de Smyrne et Éphèse, non par rivalité et jalousie, mais par souci de n'être pas mesquin ni médiocre⁷⁶.

Il n'est pas possible de trouver un équivalent à *kosmos* en latin, qui aurait été appliqué de la même manière à la beauté civique : la *maiestas* ne convient pas, ni la notion de « dignité » ; la *uenustas* et la *pulchritudo* des bâtiments publics que l'on trouve chez des auteurs latins ont d'autres dimensions, renvoient à une beauté gracieuse⁷⁷, mais se soucient peu de la vie politique civique, c'est-à-dire, très concrètement, du résultat d'une politique commune élaborée au Conseil et à l'Assemblée. Les sophistes donnaient l'exemple, mettant en pratique ce qu'ils recommandaient, comme le montrent en particulier à Smyrne les biographies de Philostrate et une inscription, une souscription publique datant de 123 après J.-C. L'identification des commanditaires de monuments publics, celle du rôle que jouent les orateurs à Smyrne, présentée comme un exemple à suivre pour les régions d'Asie Mineure occidentale, permettent de voir comment le modèle civique de l'ornement public est intimement lié à une conception culturelle et politique des nouveaux enjeux de la vie civique à l'époque romaine. L'adaptation du regard au nouveau paysage urbain n'est pas qu'affaire d'esthétique, y compris chez Aelius Aristide : elle accompagne une nouvelle définition de l'investissement de l'homme de bien dans la vie de la communauté dans les cités grecques à l'époque romaine⁷⁸.

En 123 après J.-C., la cité venait d'obtenir un titre prestigieux : à la demande du *koinon* des cités d'Asie, le Sénat et l'Empereur lui avaient accordé d'abriter un second temple néocore⁷⁹. Les participants à la souscription de 123 sont nombreux à avoir revêtu des fonctions de haut niveau dans la cité, prêtrises ou magistratures. On trouve ainsi un agonothète des Némésis, une grande-prêtresse et un grand-prêtre du culte impérial provincial, un asiarque, deux prytanes et un stéphanéphore. En plus des bienfaits de M. Antonius Polémôn, l'un des plus illustres représentants de la seconde

74. Comme c'est le cas à Tarse ; cf. Dion de Pruse, *or.* XXXIII, 17 et 28. Désirer des monuments publics quand on est dépourvu d'une sage administration n'est qu'inutile coquetterie.

75. *Or.* XL, 6.

76. *Or.* XL, 11.

77. Vitruve, 1, 3, 1 (*uenustas*) ; Quintilien, *inst.* 3, 7, 27, et Pline, *epist.* 10, 37, 3 pour la *pulchritudo*.

78. Non seulement il n'y a pas de contradiction entre ce type de biens matériels dans les cités et la qualité morale des citoyens (L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge...*, notamment p. 198 sq.), mais même les sophistes, en s'investissant particulièrement à Smyrne dans l'éclat monumental de la cité, indiquent de la sorte que la belle image de la cité est la manifestation directe de la vertu de ses habitants et de sa puissance à l'époque romaine (puissance culturelle, puissance politique aussi, comme nous allons le voir).

79. *I. Smyrna*, 697 ; B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs...*, n° 209 (« ce que nous avons obtenu de notre seigneur Hadrien César par l'entremise d'Antonius Polémôn : une deuxième décision du Sénat, en vertu de laquelle nous avons été néocores pour la deuxième fois » [l. 33-37]).

sophistique, qui, grâce à ses talents oratoires et à ses rapports privilégiés avec le prince, a favorisé l'obtention de la seconde néocorie, ainsi que le don d'une importante somme d'argent et de matériaux de construction pour le gymnase – dont des colonnes de porphyre –, la fille de Nicétès de Smyrne⁸⁰ et le sophiste Isidôros sont cités comme donateurs de 10 000 deniers. L'importance du débat politique dans cette cité sous l'influence de Polémon se traduisit dans la forme prise par la réunion des bonnes volontés de bienfaiteurs. La souscription de 123 est, comme l'indique son en-tête, où est conservé le nom du stratège éponyme, une souscription publique, c'est-à-dire qu'il y eut débat au Conseil et à l'Assemblée à son sujet pour décider d'une politique d'embellissement de la cité⁸¹. Des évergètes agissant à titre privé – de nombreuses femmes sont citées dans la souscription – firent à cette occasion des promesses devant les organes politiques de la cité. Les sophistes ne faisaient donc pas que flatter l'orgueil des habitants des cités : il n'était pas vain de favoriser la beauté de la cité ; les membres de l'élite civique étaient invités à faire preuve de générosité – louée si souvent dans les inscriptions et qualité bien réelle – et à prouver de la sorte leur amour de la cité. B. Puech montre que M. Antonius Polémôn s'attacha également à faire régner la concorde entre la cité et Pergame, probablement⁸². Cet élève de Dion

manifestait, en politique extérieure, des ambitions analogues à celles que [Philostrate] lui prête à propos de la vie intérieure de la cité : faire que l'*homonoia* triomphe de la *stasis*, tout en contribuant à la grandeur de sa patrie d'adoption. [...] Les discours des sophistes, loin d'être des paroles creuses ou des rêveries utopiques, étaient constamment inspirés par l'actualité⁸³.

Ce n'était pas la première fois que les sophistes se distinguaient comme bienfaiteurs à Smyrne. Le fondateur même de la seconde sophistique d'après Philostrate, Nicétès⁸⁴, avait fait aménager une avenue pour relier le centre de sa ville à la « porte d'Éphèse ». Il conféra ainsi de la « grandeur » à la cité, et fit preuve de sa qualité d'âme, « élevant ses actions à la hauteur de ses discours ».

Les inscriptions, Philostrate et ses propres discours indiquent également qu'Aelius Aristide favorisa la reconstruction de la cité après le tremblement de terre de 177. La dédicace du portique ouest de l'agora l'année suivant le tremblement de terre atteste de l'ampleur de l'effort⁸⁵. Aelius Aristide reçut ainsi le titre prestigieux de « fondateur » de la cité, non pas pour quelque financement personnel, mais parce que l'intérêt qu'il avait pris à la reconstruction avait eu un effet bien réel : ses discours avaient suscité une attitude favorable de l'Empereur⁸⁶. Enfin, Héraclide le Lycien, tout en remplissant

80. B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs...*, p. 398.

81. L. Migeotte, *Les Souscriptions publiques...*, p. 207-210, seulement les quatre premières lignes.

82. B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs...*, p. 402-406.

83. *Ibid.*, p. 406.

84. *Vit. soph.* I, 511.

85. *I. Smyrna*, 628.

86. Philostrate, *uit. soph.* II, 582.

la cité d'élèves et en favorisant par là la bonne tenue du Conseil et de l'Assemblée, d'après Philostrate, fit construire une fontaine à huile dans le gymnase d'Asclépios. Il ne s'agissait pas là que d'agrément : Philostrate relatant ce bienfait indique qu'une cité sage prendra soin notamment de ses gymnases⁸⁷, comme Smyrne le faisait lorsque Héraclide y enseignait.

Parmi les évergètes, l'intervention de sophistes distingue la cité, qualifiée par Aelius Aristide de « chœur des Muses »⁸⁸, véritable capitale intellectuelle. Leur action est exemplaire. À Smyrne, c'est souvent à l'occasion de l'accomplissement des plus hautes magistratures et prêtrises que l'élite civique fait acte d'évergétisme⁸⁹. Offrir un bâtiment ou une somme d'argent sans attendre aucun bénéfice direct pour sa carrière⁹⁰ indique l'amour pour sa cité, la volonté de participer à son embellissement, parce que c'est un idéal important. Les commanditaires constituent à Smyrne l'un des meilleurs publics de la seconde sophistique, quand ils n'en sont pas partie prenante. Le bâtiment qui, en 123, reçoit le plus de donations est d'ailleurs le temple de Tychè, qui doit être construit dans un bois de palmier. Les monuments publics sont la preuve physique, tangible, de la vertu de citoyens patriotes, entraînés par les idéaux de la seconde sophistique⁹¹.

Smyrne apparaît donc, entre l'époque flavienne et l'époque de Philostrate au moins, comme le lieu de diffusion d'un modèle du beau paysage urbain en Asie Mineure occidentale⁹². Jusqu'à Pruse, il suscite un sentiment d'émulation et un désir d'imitation auprès de cités plus petites. Dans la *Monodie pour Smyrne*, la destruction de la cité marque ainsi « l'abaissement de l'Asie »⁹³ ; tout le continent est en deuil⁹⁴ ;

87. *Vit. soph.* II, 613.

88. *Or.* XXIII, 22.

89. À la différence de Pergame, par exemple, où les bienfaiteurs comme Aulus Claudius Charax et L. Cuspius Pactumeius Rufinus, sont des membres de l'ordre équestre ou sénatorial qui embellissent leur cité au terme de prestigieuses carrières romaines (voir H. Halfmann, *Éphèse et Pergame...*, p. 67-83, sur les commanditaires de monuments publics à Pergame sous Trajan et Hadrien).

90. Dans la souscription de 123, les dons ne sont pas mentionnés comme le résultat de *summae honorariae* (ὕπερ suivi du génitif), mais comme une évergésie libre en dehors de toute fonction, ou comme une évergésie supplémentaire, donc à caractère spontané, au cours de la fonction accomplie (sur la liberté du don dans ces conditions et l'impossibilité de réduire ces actes d'évergétisme au cours d'une magistrature à une obligation, accomplie de mauvaise grâce, cf. F. Jacques, *Le Privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome ; 76), 1984, p. 707-732).

91. L'existence d'un modèle idéal d'action au sein de la cité à l'époque romaine n'empêche pas, bien sûr, les personnes mêmes qui le définissent de manquer parfois de vertu civique. Antonius Polémôn a ainsi, semble-t-il, détourné une partie de l'argent qu'il avait obtenu de la part d'Hadrien pour Smyrne (*Philostrate, uit. soph.* I, 533). L'idéal n'en a pas moins une valeur efficace au moment de définir et de présenter son action au sein de la cité.

92. Smyrne est, en dehors de Rome et d'Athènes, le plus important lieu de dispensation de l'enseignement des sophistes dans le monde méditerranéen, avec les quatre générations de Nicètès, Scopélianos, Polémôn et Aelius Aristide. Cf. G. Anderson, *The Second Sophistic...*, p. 24 sq. et note 55, corrigeant à juste titre, sur le rôle d'Éphèse, G. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. 17-29.

93. Aelius Aristide, *or.* XVIII, 7 ; voir également *or.* XXI, 7.

94. *Or.* XX, 15 ; le même thème est abordé dans *or.* XVIII, 9.

le jour du tremblement de terre est un jour de malheur pour tous les Grecs⁹⁵. Là encore, les mots ont un sens, il existait bien un sentiment de communauté culturelle dans ces régions, de solidarité : les offres d'assistance sont venues de toutes les cités grecques après qu'elles en avaient délibéré dans leur Conseil⁹⁶ ; « tous les peuples de l'Asie ont montré un zèle commun pour la restauration »⁹⁷. L'énumération par Philostrate des peuples qui venaient écouter les leçons de Scopélianos à Smyrne permet de se faire une idée des membres de cette communauté culturelle grecque qui, affligée des malheurs de leur plus illustre représentante, voulut l'aider : il énumère les Ioniens, les Lydiens, les Cariens, les Méoniens, les Éoliens, les Mysiens, les Phrygiens⁹⁸. Dion de Pruse invitait déjà les Nicomédiens à être en paix avec Nicée, car la concorde entre cités permet à chacune d'être fière des accomplissements des autres, au sein du peuple grec : par la paix, « les édifices de Smyrne seraient communs à eux et à vous »⁹⁹. Smyrne est un modèle culturel pour toute une communauté ; ces enjeux culturels ne peuvent être disjoints d'ambitions politiques et civiques, qui, à Smyrne, aboutirent à l'obtention d'un titre unique et remarquable.

L'utilisation politique de cette beauté

Le *kosmos* de la cité finit par constituer un titre de Smyrne sous le règne de Caracalla, au moment de l'obtention de sa troisième néocorie¹⁰⁰, selon L. Robert¹⁰¹, puisque les deux mentions sont systématiquement associées. La titulature de la cité comporte dès lors les éléments suivants :

la cité de Smyrne, selon les décisions du très saint Sénat première cité d'Asie pour la beauté et la grandeur, très illustre métropole d'Asie, trois fois néocore des Augustes et parure de l'Ionie¹⁰².

On retrouve cette titulature au cours du III^e siècle dans plusieurs inscriptions¹⁰³. La beauté de la cité, κόλλος, va de pair avec l'idée que Smyrne est la parure de l'Ionie. Ce titre était officiel ; il est proclamé fièrement également sur les légendes des monnaies (la mention « ornement de l'Ionie » est supprimée, mais reste « première par la

95. *Ibid.*, 8.

96. *Or. XX*, 15.

97. *Or. XX*, 18.

98. *Vit. soph.* I, 518.

99. *Or. XXXVIII*, 47.

100. E. Collas-Heddeland, *Néocorie impériale : de la rivalité à la primauté*, Thèse, Université Paris-Sorbonne – Paris IV, 1993 (dactyl.), p. 48 : la troisième néocorie de Smyrne date d'entre février 212 et le milieu de l'année 214.

101. L. Robert, *Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*, V, Paris, Maisonneuve, 1948, p. 82.

102. D'après la traduction proposée par B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs...*, n° 166, p. 336 sq. (*I. Smyrna*, 638).

103. Voir également l'inscription très fragmentaire *I. Smyrna*, 603, 646 et 674 ; *I. Smyrna*, 637, 640, 665-667.

beauté et la grandeur »)¹⁰⁴. L. Robert a montré que Pionios faisait directement référence à ces titres officiels quand il haranguait la foule sur l'agora de Smyrne, lors de la persécution de Dèce, en 250 : « Vous, qui tous vous vantez de la beauté de Smyrne [...] »¹⁰⁵. Ce titre a été employé depuis 212, probablement jusqu'à la crise qui, en Asie Mineure, atteint son sommet dans les années 260 et voit rapidement la disparition des émissions monétaires civiques.

Selon la formulation des inscriptions, le titre d'« ornement de l'Ionie » a fait l'objet d'une demande officielle de la part du Conseil et du peuple de Smyrne, et elle fut transmise au Sénat. Cette requête reçut probablement l'appui du *koinon* d'Asie, selon le processus habituel. Il ne faut donc pas se tromper sur la mention « selon les décisions du très saint Sénat » : cette décision est la conséquence d'une demande émanant de la cité elle-même, avec l'accord de la majorité des cités du *koinon*, pour la néocorie comme pour le titre original reconnaissant la beauté de la cité¹⁰⁶. Une interprétation pessimiste, selon laquelle les Smyrniens s'y seraient résolus faute de mieux, ne nous paraît pas correspondre à la portée exacte de ce titre ni aux circonstances de son obtention. L. Robert écrit :

Il y a une dispute sans fin, dans la province d'Asie, entre Éphèse et Pergame pour le titre de « première de l'Asie », « première métropole de l'Asie ». Smyrne ne peut prétendre rivaliser avec ces très grandes villes. [...] Cela signifie que les Smyrniens ne sont pas vraiment « les premiers », comme les Éphésiens et les Pergaméniens ; mais ils sont « les premiers par la beauté et la grandeur » de leur ville. Comme si souvent, le développement du titre masque – ou marque – son infériorité. Ils ne sont pas le Numéro Un par l'importance, par le rang véritable ; ils le sont, ils méritent de l'être, par la beauté et la grandeur, beauté et grandeur que peuvent négliger Éphèse et Pergame¹⁰⁷.

Éphèse est capitale de la province d'Asie ; mais cela ne lui confère pas d'immunité particulière¹⁰⁸ ; ni Pergame ni Smyrne ne jouissent d'un statut particulier¹⁰⁹. Concernant

104. D.O.A. Klose, *Die Münzprägung von Smyrna in der römischen Kaiserzeit*, Berlin, de Gruyter (Antike Münzen und geschnittene Steine ; 10), 1987, p. 40 sq. (commentaire) et p. 286, R 14 (entre 212 et 215) ; p. 289, R 27-28 (entre 212 et 217) ; p. 298, R 7 (entre 222 et 235). La titulature simplifiée apparaît dans une couronne au revers.

105. *Martyre de Pionios*, IV, 2, éd. par L. Robert, p. 4-5.

106. Sur la procédure habituelle de demande d'une néocorie, voir L. Robert, « Sur des inscriptions d'Éphèse. Fêtes, athlètes, empereurs, épigrammes », *Rev. Phil.*, 41, 1967, p. 48 sq. = *Opera Minora Selecta*, V, p. 388 sq. ; E. Collas-Heddeland, *Néocorie impériale...*, p. 355-368. Le *koinon* joue un rôle essentiel d'intermédiaire.

107. *Opera Minora Selecta*, V, p. 388 sq. Éphèse comportait pourtant dans sa titulature « première et très grande métropole d'Asie », après l'obtention de sa deuxième néocorie en 132 (voir par exemple *I. Ephesos* 2039), signe de l'attachement au critère de la « grandeur » physique des cités. À partir de l'obtention de sa troisième néocorie pour Artémis, elle se dit « première de toutes, très grande, très réputée métropole d'Asie, cité des Éphésiens néocore d'Artémis et deux fois néocore des Augustes selon les décrets du très saint Sénat » (*I. Ephesos* 3001).

108. É. Guerber, « Cité libre ou stipendiare ?... ».

109. J. Reynolds, *Aphrodisias and Rome*, Londres, The Society of Promotion of Roman Studies (Journal of Roman Studies Monographs ; 1), 1982, p. 104-106, n° 13, sur le refus d'octroyer la liberté à Smyrne.

les néocories, Pergame obtient la première sa troisième néocorie – comme elle avait été la première à obtenir une deuxième néocorie, pour Trajan –, et elle n’a de cesse de le rappeler dans son monnayage ; Éphèse n’a une troisième néocorie que d’Artémis, tandis que Smyrne a une troisième néocorie des empereurs, mais un peu après Pergame¹¹⁰. Pergame et Éphèse étaient des métropoles¹¹¹, Smyrne le devint justement au moment de l’obtention de la troisième néocorie¹¹². Éphèse se targuait d’être « première d’Asie » et défendit ce titre auprès de l’Empereur en 140-144 après J.-C.¹¹³, puis Pergame finit par l’obtenir dans le courant du II^e siècle ou, plus vraisemblablement, nous semble-t-il, au moment de sa troisième néocorie¹¹⁴, de même que Smyrne¹¹⁵. Au moment précis où Smyrne obtint la troisième néocorie, elle acquit le rang de métropole, comme Éphèse et Pergame. Mieux qu’Éphèse, elle possède dès lors une troisième néocorie « impériale » ; mieux que Pergame, elle se pare de titres liés à sa beauté et sa grandeur, elle est « ornement de l’Ionie ». Même dans le cas où, comme le relevait L. Robert, « première » ne pourrait être disjoint dans son cas, de « par la beauté et la grandeur » – les abréviations sur les légendes monétaires, où sa titulature est fréquemment abrégée et ne comporte que « première d’Asie » et « néocore trois fois »¹¹⁶, ne seraient alors qu’une sorte de mensonge par omission –, la comparaison avec Éphèse et Pergame ne la mettrait pas à un rang inférieur, si l’on considère l’ensemble de ses titres.

Le titre d’être « première par la beauté »¹¹⁷, et surtout « ornement de l’Ionie », est tout à fait singulier, dans un contexte où chacune des cités les plus importantes d’Asie

110. E. Collas-Heddeland, *Néocorie impériale...*, p. 36-37.

111. G. Bowersock, *Rome et le martyre*, Paris, Flammarion, 2002 (trad., par P.-E. Dauzat, de *Martyrdom and Rome*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 1995), p. 136 sq.

112. D’après les inscriptions précédemment citées où ce titre apparaît, associé à la troisième néocorie et à la mention de la beauté et de la grandeur.

113. *I. Ephesos*, 1489.

114. *I. Pergamon*, 2, 324 a, qualifie la cité de « métropole d’Asie et cité néocore des Augustes deux fois, la première ». Pour le II^e siècle, une autre attestation est en réalité une restitution (*I. Pergamon*, 2, 512). Pergame est comme Éphèse « première » sans ambiguïté seulement dans les inscriptions qui mentionnent aussi sa troisième néocorie : « la première métropole d’Asie et cité des Pergaméniens trois fois néocore des Augustes » (*I. Pergamon*, 2, 525).

115. On trouverait le titre de « première » en association avec des mentions de la deuxième néocorie à Smyrne, à partir de la fin du II^e siècle : cf. *I. Smyrna*, 628 (la dédicace du portique ouest de l’agora), 672 et 814 (des bornes milliaires). La titulature de la cité apparaît sur ces bornes milliaires de 201-202 après J.-C., mais le mot « première » est restitué à partir de quelques lettres très difficilement lisibles ; il est restitué entièrement dans les autres attestations, y compris la dédicace du portique de l’agora. De plus, ce rang n’est pas mentionné sur les monnaies de la fin du II^e siècle (D.O.A. Klose, *Die Münzprägung...*, p. 40, qui ne remet pourtant pas en doute la justesse des restitutions dans les inscriptions). Cette retenue paraît curieuse, et il n’est pas certain que l’on doive tenir ces restitutions pour assurées ; le rang de « première » est-il bel et bien obtenu dès lors (après la restauration de Smyrne en 178 ?) ou seulement avec la troisième néocorie ?

116. Cette abréviation est fréquente : cf. D.O.A. Klose, *Die Münzprägung...*, p. 40, note 247.

117. Tarse obtint également la qualification de « très grande et très belle métropole » (*JGR* III, 880, de l’époque de Sévère Alexandre). La diffusion de ce titre en Cilicie n’indique pas qu’il était banal et sans intérêt. Il montre que les critères de l’éloge rhétorique étaient jugés importants (L. Robert, *À travers l’Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Athènes, École française d’Athènes (Bibliothèque des Écoles françaises d’Athènes et de Rome ; 239), 1980, p. 423 sq., rassemble plusieurs exemples de

obtient, à l'époque des Sévères, des titres identiques ou comparables, notamment la néocorie, ou un rang de primauté. Smyrne n'est pas en retrait. L'aspect littéraire et esthétique de l'appréciation délivrée ne voile pas un creux rhétorique¹¹⁸. Tout court à donner une force réelle au titre de la beauté et de l'ornement. Dans le contexte culturel valorisant l'éducation, la *paidéia*, et alors que l'identité urbaine comme le statut civique ont trouvé pour vecteur non plus l'engagement dans des conflits armés, mais l'expression de soi notamment dans les monuments publics et leur décor, cette reconnaissance n'était pas un pis-aller. Aelius Aristide, dans *En l'honneur de Rome*, indique que désormais, à l'époque romaine, « l'Ionie se surpasse elle-même », alors qu'auparavant elle se contentait de surpasser les autres peuples. Quel plus beau titre officiel pouvait-il y avoir, aux yeux des Grecs d'Asie Mineure occidentale, que d'être la plus belle cité et l'objet de fierté d'une région qu'eux-mêmes considéraient comme la plus belle du monde ? Être « l'ornement de l'Ionie » était un vrai titre de primauté, garantissant la gloire et le statut de Smyrne¹¹⁹.

L'esthétique urbaine désignée sous le nom de *kosmos* est donc comprise comme le résultat d'une politique civique, sensible aux arguments des sophistes. Des valeurs culturelles et politiques vivantes investissent le paysage urbain « à la grecque » et assurent la pérennité de la cité.

Nicomédie, capitale impériale

Nicomédie forme un contrepoint à cette vision : à partir du début du III^e siècle, l'intérêt que lui portent les empereurs brouille son identité de cité grecque. Les sources dont nous disposons sur le paysage urbain de Nicomédie sont singulières. Contrairement à toutes les autres cités d'Asie et de Pont-Bithynie, la figure impériale y est prédominante, surtout à partir du III^e siècle. L'Empereur y est très souvent cité comme commanditaire de bâtiments publics ; les monuments construits, à partir du règne de

la qualification de cités de « très belle et très grande » ; ils montrent l'intérêt parfois excessif et ridicule qu'y prenaient les élites civiques, même dans des villes sans grand mérite). Dans le cas de Smyrne, sa réputation de beauté est suffisamment attestée par ailleurs et associée, notamment dans les *Vies des sophistes* de Philostrate, à sa haute culture et à la défense de l'identité grecque, pour prouver que ce titre doit être compris comme le digne résultat d'un souci d'exemplarité, comme la reconnaissance par la communauté grecque – puisque ce titre fut probablement réclamé avec l'accord du *koinon* – du modèle remarquable offert par Smyrne aux autres cités.

118. Les termes du titre obtenu par Smyrne ont la plus grande cohérence avec le vocabulaire de l'éloge déployé par Aelius Aristide à son sujet, un demi-siècle auparavant, comme le montrent une expression comme « sa grandeur ajoute à sa beauté » (*or.* XVII, 9), ainsi que toutes les occurrences de l'idée d'« ornement » – de la côte, de l'agora, de la cité considérée dans son ensemble – que nous avons mentionnées plus haut.

119. L. Robert, *CRAI*, 1969, p. 52, note 2, rappelle comment César montra de la clémence envers Alexandrie en grande partie à cause de sa grandeur et de sa beauté, comme le rapporte Plutarque (*Antoine*, 80). « On voit alors que ces mots ne sont pas nécessairement des ornements inutiles de vanité, mais qu'ils peuvent exprimer un argument efficace en de graves circonstances ». La reconnaissance officielle à Smyrne de ses qualités pouvait au besoin être un argument de poids, face à un pouvoir politique hostile ou dans des circonstances difficiles.

Dioclétien – amphithéâtre, palais –, ne correspondent pas à l'« ornement » que les cités sont fières d'acquérir et que les notables cherchent à construire, ou qu'ils attendent de la part des gouverneurs de province au IV^e siècle. Les épigrammes attestent, dans les cités les plus remarquables d'Asie, des interventions continues, après 320-330 après J.-C., sur les lieux de la vie civique les plus emblématiques de la beauté et de l'identité de la cité, les bains et théâtres¹²⁰, en conformité avec le modèle culturel qui s'était développé au Haut-Empire. En revanche Nicomédie participe d'une esthétique urbaine impériale et non d'une esthétique grecque civique, dont Smyrne constitue l'un des sommets, encore au IV^e siècle.

L'accession de Dioclétien à l'Empire et la transformation de Nicomédie en capitale impériale déterminent le sort particulier de la cité. Désormais, ses rivales sont d'autres villes impériales, comme Milan, Antioche, avant qu'elle ne soit supplantée peu à peu par Constantinople¹²¹ – auparavant, la rivalité avec Nicée polarisait la vie civique, selon des traditions tout à fait grecques¹²². Lactance décrit comment Dioclétien donne libre cours à sa passion pour la construction, *infinita quaedam cupiditas aedificandi*, notamment à Nicomédie¹²³. Les constructions ordonnées par l'Empereur sont, selon Lactance, un traumatisme pour la communauté civique : ces basiliques, ce cirque, ces palais poussent les habitants à quitter leur cité. Lactance achève sa description de la transformation par Dioclétien d'une cité grecque en ville impériale par ces mots : « Ainsi perdait-il la raison en s'appliquant sans cesse à ce que Nicomédie égale Rome »¹²⁴.

Il n'y a pas ici qu'un virulent parti pris polémique contre l'empereur païen et persécuteur. Ces travaux venaient se greffer artificiellement sur une cité grecque dont les traditions culturelles et politiques étaient toutes différentes. Aurelius Victor a un compte rendu beaucoup plus favorable de l'activité de Dioclétien. Mais le sens qu'il donne à sa politique de construction à Nicomédie est identique¹²⁵ : son paysage urbain est compris en référence au modèle romain.

Jamais dans les récits des historiens antérieurs une cité d'Asie Mineure occidentale n'avait de la sorte été mise sur le même plan que des cités d'autres provinces, et des capitales. Peu d'inscriptions sont conservées : le nom de l'Empereur y revient comme celui du commanditaire. Une inscription rappelle ainsi la rénovation, grâce à la « prévoyance » de l'empereur Dioclétien – sa *providentia* –, du *lauacrum* des

120. Hérodien, 3, 6, 9, sur Byzance : le théâtre et les bains sont *kosmos* et *timè* pour la cité, ornement et gloire.

121. C. Foss, « Nicomedia and Constantinople », in *Constantinople and its Hinterland* (Papers from the Twenty-Seventh Spring Symposium of Byzantine Studies, Oxford, April 1993), C. Mango, G. Dagron (éd.), Aldershot, Variorum (Society of the Promotion of Byzantine Studies, Publications ; 3), 1990, p. 181-190.

122. Voir L. Robert, « La titulature de Nicée et de Nicomédie : la gloire et la haine », *HSPH*, 81, 1977, p. 1-39.

123. Lactance, *mort. pers.* 7, 8.

124. Lactance, *mort. pers.* 7, 10.

125. Aurelius Victor, *Caes.* 39, 45 : « Rome fut merveilleusement embellie de monuments nouveaux et décorés avec art, ainsi que les autres villes de l'empire, surtout Carthage, Milan et Nicomédie » (trad. P. Dufraigne, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1975).

thermes antoniniens, alors qu'il était complètement détruit, et son agrandissement (*amplificatum*)¹²⁶.

La manière même dont des historiens latins la décrivent ne trompe pas¹²⁷ : Nicomédie n'est pas une cité grecque comme Éphèse et Smyrne à la même époque, dont des épigrammes célèbrent, en grec, l'ornement continu. Le tremblement de terre de 358 signe l'échec du sort impérial de la cité. Ammien Marcellin le raconte en détail ; il fut suivi d'un incendie qui détruisit « les constructions officielles et particulières », *aedium sacrarum et priuatarum*¹²⁸. Libanios prononça une *Monodie sur Nicomédie*. Après avoir mentionné les bains, les sanctuaires et le port, il évoque la destruction du « palais qui illuminait le golfe »¹²⁹. L'énumération dévie tout de suite de la liste des monuments et des beautés traditionnelles d'une cité grecque : elle est embellie par le palais, le lieu d'exercice du pouvoir impérial, *basiléion*, caractéristique qui, comme tout autre lieu du pouvoir romain, est proprement impossible à évoquer dans une cité grecque en dehors du regard constant de l'Empereur, au Haut-Empire comme encore au IV^e siècle. Julien, en route en 361 de Constantinople à Antioche, s'arrête dans la ville sinistrée. Ammien Marcellin indique la beauté ancienne de Nicomédie, en des termes qui rappellent Lactance et Aurelius Victor :

[Julien] atteignit Nicomédie, ville auparavant illustre, à ce point développée à grands frais par les empereurs précédents que la multitude des édifices privés et publics en faisait, aux yeux de ceux qui la connaissaient bien, comme une des régions de la Ville éternelle¹³⁰.

Mais Nicomédie, tiraillée entre deux identités, la vie d'une cité grecque et le prestige d'une ville impériale, concurrencée sans remède par Constantinople, ne retrouve pas sa gloire première ; aidée par le dernier empereur païen, elle est trop étroitement associée au paganisme impérial pour se redresser. L'idée que Nicomédie serait digne d'être une région de Rome, et la précision que ce sont les empereurs qui y ont fait construire, sont les deux points décisifs qui empêchent Nicomédie de rentrer dans les critères du *kosmos* des cités grecques élaborés à l'époque impériale¹³¹. L'identité de la cité, déséquilibrée, ne se remet pas de ces tensions ; on constate ici l'échec d'une « romanisation » de la ville, au sens premier.

126. TAM IV, 1, 29. Sur *lauacrum* : cf. R. Ginouvès, *Dictionnaire méthodologique de l'architecture grecque et romaine*, III, Rome – Athènes, École française de Rome – École française d'Athènes, 1998, p. 102, note 138, selon lequel « on ne voit pas bien en quoi *lauacrum* se distingue de *balneum* ».

127. Voir aussi J.M.C. Toynbee, « Roma and Constantinople in Late-Antique Art from 312 to 365 », *JRS*, 37, 1947, p. 135-144, en particulier p. 142 : un relief de 351, sur un coffre en bois venant de Croatie, montre les cinq grandes villes de l'Empire. Il représente Rome, en position centrale par rapport aux personnifications de Constantinople, Carthage, Nicomédie et Siscia.

128. Cf. 17, 7, 1-8 (trad. G. Sabbah, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1970).

129. *Or.* LXI, 9 sq.

130. *Amm.* 22, 9, 3 (trad. J. Fontaine, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1996).

131. D'une manière symétrique, le passé grec illustre de la cité et sa culture, qui ont permis aux écoles de rhétorique, marquées par le paganisme, de se développer, et qui font que Libanios et Julien l'apprécient tellement, ont peut-être été les facteurs décisifs qui lui ont nui dans sa rivalité avec Constantinople, résolument impériale, fondée par un empereur chrétien.

Smyrne au IV^e siècle

Les différences entre le sort de Nicomédie et le développement de Smyrne au IV^e siècle sont patentées. Certes, les proconsuls d'Asie contrôlent désormais plus étroitement les constructions, car ils contrôlent les finances de la cité¹³² ; mais les épigrammes qui célèbrent en vers leur action et surtout l'ornement continué de la cité marquent l'adaptation aux nouvelles contraintes de la manière « grecque » d'apprécier les beaux paysages urbains, toujours aussi résolument indifférente aux thèmes impériaux.

Au IV^e siècle, le proconsul Ambrosios, originaire de Mylasa en Carie, construit le phare de Smyrne¹³³. Au IV^e ou au V^e siècle après J.-C., Vénétiος, plus certainement un proconsul d'Asie qu'un architecte, comme l'a montré C.P. Jones¹³⁴, est loué pour avoir construit un môle avec une fontaine dans le port de la cité, si bien que, à peine sortis de leur navire, les marins peuvent se ravitailler en eau douce. L'épigramme décrit l'émerveillement suscité par la construction : « Qui a transformé la terre ferme ? Qui a bâti au milieu des vagues, en blocs de marbre, un promontoire qu'entourent les flots ? » (vers 1 à 3)¹³⁵. À la fin du IV^e siècle, le proconsul Anatolios rénova les murailles de la cité, sous le règne d'Arcadius¹³⁶.

Le corpus peut sembler maigre : il correspond à la réduction drastique du nombre d'attestations conservées d'interventions sur les monuments publics dans la province d'Asie au IV^e siècle, que l'on considère ses nouvelles limites ou même la zone géographique correspondant à son ancienne extension. L'autre province proconsulaire si prestigieuse, bien connue grâce à C. Lepelley, l'Afrique¹³⁷, ne connaît pas un infléchissement si marqué. Néanmoins, les thèmes qui apparaissent dans ces éloges en vers doivent être mis en série avec les autres épigrammes commémorant des constructions, qui sont typiques de l'Asie Mineure occidentale à cette époque¹³⁸. D. Feissel

132. A. Chastagnol, « La législation sur les biens des villes au IV^e siècle à la lumière d'une inscription d'Éphèse », in *Aspects de l'Antiquité tardive*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider (Saggi di Storia Antica ; 6), 1994, p. 143-171.

133. *Anth Pal.* IX, 671 ; D. Feissel, « Gouverneurs et édifices dans des épigrammes de Smyrne au Bas-Empire », *REG*, 111, 1998, p. 134 ; R. Merkelbach, J. Stauber, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, I, *Die Westküste Kleinasiens von Knidos bis Ilion*, Stuttgart – Leipzig, B.G. Teubner, 1998, 05 / 01 / 18. Ambrosios est également qualifié de rénovateur du théâtre à Éphèse (*I. Ephesos* 16, 2045).

134. C.P. Jones, « A Geographical Setting for the Baucis and Philemon Legend, Appendix II », *HSPH*, 96, 1994, p. 220-222, pour l'étude de cette épigramme ; D. Feissel, « Gouverneurs et édifices... », p. 131 sq.

135. *Anth Pal.* IX, 670 ; R. Merkelbach, J. Stauber, *Steinepigramme...*, I, 05 / 01 / 19.

136. *I. Smyrna*, 845 ; R. Merkelbach, J. Stauber, *Steinepigramme...*, I, 05 / 01 / 07.

137. Cf. C. Lepelley, *Les Cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*.

138. À notre connaissance, aucune épigramme sur des monuments publics ne provient de Bithynie (l'enquête est à présent plus facile à mener grâce aux recueils d'épigrammes de J. Stauber et R. Merkelbach ; pour cette région, voir *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, II, *Die Nordküste Kleinasiens (Marmarameer und Pontos)*, Munich – Leipzig, K. G. Saur, 2000). Au IV^e siècle, c'est avant tout en Asie, plus que dans toute autre partie du monde hellénophone, que l'on trouve des pièces versifiées sur le thème des monuments publics et des personnes qui ont pris l'initiative de les faire construire. V. Fauvinet-Ranson, « Les valeurs idéologiques de la parure monumentale des cités », in *Idéologies et valeurs civiques dans le monde romain. Hommage à Claude Lepelley*, H. Inglebert (éd.), Paris, Picard (Textes, images et monuments de l'Antiquité

remarque : « Vénétiôs était donc comparé, et même à son avantage, aux fondateurs mythiques de Smyrne »¹³⁹, Thésée et Pélôps. La référence à un passé mythique, grec, et le fait qu'il soit valorisant correspondent exactement aux règles de l'éloge des cités et des personnes au Haut-Empire. Un deuxième thème que ces courtes épigrammes de Smyrne laissent entrevoir est celui de la beauté architecturale : transformer la mer en terre ferme, utiliser des matériaux nobles, construire de grands bâtiments attire l'éloge. Les poètes qui rédigeaient ces éloges appartenaient le plus souvent à la classe des curiales¹⁴⁰. Au sein de la cité, on continuait de se réjouir de sa beauté en des termes illisibles pour ceux qui méconnaissaient la culture grecque et son passé.

Des cités comme Smyrne, Éphèse et Aphrodisias, de même qu'elles avaient profité du changement de contexte politique entre l'époque hellénistique et le Haut-Empire, ont su intégrer dans leur culture et la représentation que la communauté civique se faisait d'elle-même et de sa gloire les évolutions décisives mises en œuvre dans l'administration de l'Empire à la fin du III^e siècle. Au IV^e siècle, des inscriptions, pour la plupart des épigrammes, firent l'éloge des gouverneurs qui décidaient de faire construire des monuments publics. Elles continuèrent de vanter l'ornement de la cité, c'est-à-dire son identité, sa continuité, sa puissance, selon des critères grecs et civiques. Le modèle grec de perception du paysage urbain était l'un des fondements essentiels, à l'époque romaine, de la fin du I^{er} siècle jusqu'à la fin du IV^e siècle, de la vivacité du monde civique. Il motivait l'investissement des citoyens dans la vie politique et dans l'évergétisme monumental¹⁴¹. Accroître l'« ornement » de la cité est un modèle de développement qui, bien qu'il adopte certaines formes architecturales romaines – par exemple, les thermes, qui sont toujours, dans cette région, appelés dans les discours des orateurs et des sophistes, les « bains », voire les gymnases –, les investit de valeurs étrangères à l'idéologie impériale. Deux regards peuvent donc porter sur les mêmes objets, sur les mêmes monuments, sur les mêmes espaces urbains, et rester irréductibles l'un à l'autre : Pline le Jeune, nommé légat d'Auguste pour porter remède au désordre des finances dans les cités de Pont-Bithynie, voit dans la construction d'un bain à Pruse le succès du règne de Trajan, *saeculi tui nitor*, alors que la

au Haut Moyen Âge ; 3), 2002, p. 231-240, montre comment en Italie, à la fin de l'Antiquité, la parure urbaine continue d'être ramenée à l'initiative heureuse de l'Empereur.

139. D. Feissel, « Gouverneurs et édifices... », p. 131 *sq.*

140. L'autre possibilité était d'avoir recours à des poètes errants. Mais le goût des vers était le résultat de l'éducation que recevaient les membres de la classe dirigeante de la cité, et il se trouvait toujours quelqu'un capable de rédiger de courts poèmes (L. Robert, *Hellenica*, IV, *Épigrammes du Bas-Empire*, Paris, Maisonneuve, 1948, p. 109). B. Puech souligne le raffinement de celui rédigé par Pythiodôros de Tralles en l'honneur de Flavius Ampélios à Aphrodisias, au V^e siècle (*Orateurs et sophistes grecs...*, p. 434).

141. Les moralistes grecs, tel Plutarque, critiquent d'autres formes d'évergétisme, mais pas la construction de monuments publics (cf. Plutarque, *Moralia* 822 B-C). La vie civique a évidemment à traiter d'autres enjeux essentiels – notamment la défense du statut de la cité. Mais les politiques de construction restent l'un des sujets principaux, non pas comme une occupation vaine, mais comme un investissement pour la gloire de la cité et comme la manifestation du patriotisme de ses citoyens.

citée le finance¹⁴². Au contraire, jamais les inscriptions grecques ni les discours des rhéteurs ne décrivent les bains comme le signe de la majesté de l'Empire. Ils lisent plutôt dans l'ornement de la cité, dont l'initiative et le financement reviennent presque intégralement à la cité et à ses citoyens, au premier rang desquels les notables, l'achèvement de l'hellénisme, grâce au contexte favorable de paix créé par Rome¹⁴³.

Anne-Valérie PONT

Université d'Artois

142. *Epist.* 10, 23, 2.

143. Cf. Aelius Aristide, *En l'honneur de Rome* (or. XXVI), et les commentaires de L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge...*, t. II, *Les Valeurs*, p. 751-754.